

A futuristic cityscape with floating platforms and skyscrapers against a cloudy sky. The central focus is a large, dark, mushroom-shaped platform with a city built on top, including a prominent white dome and several tall, golden skyscrapers. Other smaller, similar platforms are scattered around, some with smaller cityscapes. The background is a bright blue sky with soft, white clouds.

AUDREY PLEYNET  
SINTONIA

[EXTRAIT]



Audrey Pleynet

# Sintonia

ouvrage publié sous la direction de Laëtitia Rondeau

De Audrey Pleynet chez le même éditeur

*Rossignol*, collection « Une heure-lumière » (2023), prix Utopiales 2023

Si vous voulez être tenu au courant de nos publications,  
écrire aux auteurs, illustrateurs, ou recevoir  
un bon de commande complet, deux adresses :

Le Béliat'  
35, avenue de la Gare  
77250 Moret-Loing-et-Orvanne  
France

ou

[www.belial.fr](http://www.belial.fr)

venez discuter avec nous sur <http://forums.belial.fr>

© 2025, le Béliat' pour la présente édition

Illustration de couverture © 2025, Aurélien Police  
Maquette intérieure : Laure Afchain

*Qui prononce notre mort  
Qui instaure notre vie  
Qui présence ou absence  
Dans la mêlée des vallées et des gouffres  
Nous prodigue  
Cette sarabande de rixes et de roses  
Nous assigne  
Ce pêle-mêle de discordes et d'harmonies?*

Andrée Chedid  
« Tant de corps et tant d'âme »

## PROLOGUE

### *Bambina Irene*

C'était devenu commun pour Irene de voir son corps bouger sans qu'elle le lui ait demandé. Un pas après l'autre, dans les couloirs de leur palazzo. La bambina ne parvenait pas à savoir si l'ordre venait de sa mère Talia, de sa grand-mère Alessia, ou de plus haut. Toutes avaient la même teinte, la même saveur. La fillette de cinq ans acceptait. Pas de résistance, pas de questions. Elle obéissait. À ses côtés, sa petite sœur Gia, trois ans. Et des cousines, enfants et adolescentes, qui marchaient comme elle, dans un demi-état de conscience pour les plus jeunes. Les adultes portaient en mission. Une immense mission. Les bambinas devaient attendre, bien sages, bien obéissantes, que leurs mères, tantes, grands-mères, grands-tantes, arrière-grands-mères, arrière-grands-tantes, arrière-arrière-grand-mère reviennent.

### *Nina Talia*

Talia avait embarqué sur un vaporetto à la nuit tombée. Avec ses trois sœurs. Vibrant au Diapason. Leur mère n'avait pas

eu besoin de les guider pour cette première étape. Ensuite... ensuite il y aurait l'incursion sur le quai du palazzo des Cattaneo. Qu'avait fait cette famille pour mériter d'être punie par le doge? Aucune importance. La somme faramineuse avait été versée. Les Sintonia en débarrasseraient leur client. Trahison. Crime. Humiliation. Un détail. Le seul rôle de la guilde était de se tenir prête et d'obéir le moment venu. Assaut, combats, mise à mort. Talia n'attendait rien de tout cela avec impatience. Elle ne nourrissait aucun sentiment sur le sujet. Elle obéirait. Elle se laisserait manipuler.

L'embarcation remonta plusieurs canaux d'air. Quelques fenêtres au bord des plateformes scintillaient. Les tiges se découpaient dans le ciel d'un bleu profond sur lequel de rares étoiles commençaient à apparaître. Au loin, un ascenseur descendait vers une plateforme inférieure comme une goutte coulant le long d'un fil. Talia restait concentrée. Dans son esprit, la présence de leur mère déployait son contrôle, parcourait ses sens et ses muscles. Du coin de l'œil, elle vit sa sœur cadette. Azzura, fière et féline, lui jetait des regards inquisiteurs. Elle l'ignora. Ce n'était pas une performance individuelle, ce n'était pas une démonstration du pouvoir des Sintonia. C'était une mission à accomplir.

### *Figlia Alessia*

Quelques secondes suffirent pour éliminer les premières cibles. Ses filles les trouvèrent dans les salles du rez-de-chaussée tandis qu'Alessia faisait le guet en bas des marches. La figlia voyait à travers leurs yeux, frappait à travers leurs bras. Tous les fils de ses marionnettes remontaient à elle. Sa vision en fractale, son ouïe en écho. Elle s'était entraînée toute sa vie pour maîtriser l'art du Diapason. Talia, son aînée, était simple à diriger, ouverte, sans obstacle, docile. Azzura était douée par nature. Qu'il était

agréable de prendre possession d'elle! Agnese ne posait aucune difficulté. Reyna, en revanche, réclamait un peu plus de poigne. Mais cette nuit sa benjamine se comportait bien. Mère et filles poursuivirent leur exploration.

Le corps d'Alessia était lui-même soumis à la chaîne du Diapason. Sa lignée vibrait de la même énergie, à tel point qu'elle aurait pu croire agir librement, que le succès des opérations ne venait que de leurs seuls talents individuels. Alors que le seul talent en cause était celui de se laisser faire.

### *Nonna Revere*

Dans la nuit, des cris. Du sang. Des morts. L'œuvre de ses quatre filles et dix petites-filles qu'elle poussait dans les couloirs et les salles sombres du palazzo. Quand un bras hésitait, elle le contraignait à s'abattre. Quand des oreilles s'attardaient sur des supplications, elle les rendait sourdes. Coordonnée avec ses sœurs par le Diapason de leur mère, Capa Mayalen, Nonna Revere exécutait chaque étape de la mission.

Les Sintonia n'étaient pas cruelles, elles étaient sans pitié.

### *Capa Mayalen*

Capa Mayalen ignorait les courants ascendants qui faisaient doucement tanguer son embarcation. Elle ignorait l'air frais de la nuit, le vide sous son vaporetto, les lueurs lointaines des autres plateformes. Son esprit naviguait plus bas, sur une tige au sud, dans le chapelet de palazzos appartenant aux Cattaneo. Les paupières closes, elle voyait tout. Par une soixantaine de paires d'yeux elle observait l'ennemi; par une soixantaine de paires de bottes elle parcourait le salon de réception et les cours pavées. Ses filles, les nonnas, demeuraient à l'écart, postées sur leurs

propres vaporetos. Les ninas et les figlias constituait la principale force d'assaut.

Dans cette immense mosaïque, une image incongrue : un Cattaneo frais et dispos, bien équipé, bien entraîné. Étrange pour une famille de marchands paresseux. De nouveau, un signal intrigant, Zola qui peinait à triompher, d'autres ninas dont les muscles commençaient à fatiguer, engagées dans un combat plus long que prévu. Capa Mayalen recourut au lien, demanda qu'on cherche d'autres anomalies. Les ninas continuaient à se battre, parfaitement coordonnées, fluides et mortelles, malgré leur souffle court, mais les signes étaient là : des soldats placés aux bons endroits, aucun jeune dans les chambres, les fourneaux des cuisines éteints.

Son soupçon fut confirmé par le contact d'une lame glacée sous sa gorge.

« Faites-leur déposer les armes, ou elles meurent. Toutes. »

Son attention revint à son environnement immédiat — à la quinzaine d'hommes qui la cernaient. Capa Mayalen sentait la peur de ses filles et petites-filles remonter le long du Diapason comme elles réalisaient le piège qu'on leur avait tendu. Leurs ennemis n'attendaient pas un combat, mais leur reddition. Pour leur Sang. Elle embrassa la scène complète : les Cattaneo qui la menaçaient, les Sintonia qui luttait, les ninas désespérées, les figlias qui tentaient de garder le contrôle, les nonnas qui se précipitaient pour aider leurs filles ou pour la sauver.

La capa ne s'impliquait plus autant dans les missions, mais celle-ci, précisément, nécessitait sa présence pour répondre à la requête exceptionnelle du doge. Mayalen avait quatre-vingts ans. Il n'était plus question pour la matriarche de se battre, et elle avait refusé toute garde rapprochée. Cependant, ce n'était pas la raison pour laquelle elle portait toujours dans le pli de sa robe sa cinquedeà, la dague frappée du sceau des Sintonia reçue lors de sa première mission de nina, il y avait si longtemps.

### *Capa Revere*

Ce fut à genoux que Revere sentit la concentration du Diapason fondre sur elle. Le lien ascendant venait de se rompre, épaississant celui que l'ancienne nonna avait sur sa descendance. Libre de la tutelle de sa mère, elle vacilla. Puis accepta son rôle et sa signification. Par sa mort, Capa Mayalen avait accompli son ultime devoir envers sa guilde. Pour que le Sang se ternisse, qu'il devienne inutilisable.

Revere se releva capa. Comme ses sœurs.

Elle reprit le contrôle de ses filles et petites-filles, avec au cœur la signification du sacrifice de sa mère.

Plutôt mourir...

### *Capa Alessia*

Frapper, frapper, frapper. Ignorer la sensation de perte. De sa grand-mère, et maintenant de sa mère, Revere. Frapper, frapper. Avec son bras, avec ceux de ses filles.

Ignorer la sensation de pouvoir ; ignorer la sensation de vide.

Se battre encore un peu. Gagner du temps pour leur donner une dernière chance de survivre.

### *Capa Talia*

De retour dans un palazzo de sang.

À terre, partout.

Sur les quais, sur les murs.

Alessia leur avait ordonné de partir. On ne pouvait pas contrer un tel ordre. Ni de sa mère, ni de sa capa. Azzura, Agnese, Reyna et Talia avaient fui. Chez elles, il y avait encore des membres de la famille à sauver, des secrets à défendre. Dans ces couloirs souillés

qu'elle ne reconnaissait plus, devant ce tas de corps composé de tantes et de cousines, Talia fut saisie d'effroi.

Le Diapason s'effiloçait entre les plateformes et les tiges. Le lien, la voix, la chaleur, les conseils, la direction, l'étincelle de leur mère s'effaçaient.

Reyna hurla. Capa, comme elle. Comme ses sœurs, Azzura et Agnese.

L'ennemi, les affrontements, les cris, le sang, encore et encore.

Et le silence dans sa tête. Personne pour la diriger. La mort partout. C'était fini. C'était fini. Talia devait accomplir son devoir de Sintonia. Il fallait protéger le secret de la guilde. Rejoindre le tas de corps.

Talia sentit un fil, une pensée si ténue, fébrile, qui tremblotait dans cet univers de noirceur. La peur brute. La supplique. Ses filles. À travers les yeux de Irene et de Gia, la jeune capa devinait la précipitation d'une de ses cousines. L'adolescente passait d'une enfant à une autre, d'un berceau à un autre, une fiole à la main. Pour les bambinas, la mort par poison semblait plus douce que le tranchant d'une dague. L'image vacillait. Le contrôle de Talia se délitait. Irene et Gia se blottissaient en bout de rang, paniquées, transmettant à leur mère en plus de leur affolement, la conscience des sanglots enfantins qui s'éteignaient un à un.

Talia était soulagée qu'une autre se charge de cette tâche. Il ne lui restait qu'à s'occuper d'elle-même. Elle tira sa cinquedea de son fourreau.

### *Nonna Irene*

Son corps, une marionnette flasque. Gia, serrée contre elle dans le réduit, était dans le même état. Aucun souvenir de comment elles étaient arrivées là.

Irene voulut pleurer l'absence de sa grand-mère, de son arrière-grand-mère et de son arrière-arrière-grand-mère qui ne pulsaient plus dans son esprit. Ce vide. Tout ce vide.

Mais elle s'étranglait. On lui refusait les sanglots.

La porte s'ouvrit, un rai de lumière envahit le placard. Les deux sœurs se recroquevillèrent davantage. Irene savait. Viendrait le poison, viendrait le sacrifice des Sintonia.

La femme dont la silhouette se découpait à contre-jour les tira à elle, les emporta dans ses bras. Ce n'était pas une étreinte. Irene n'avait toujours pas le droit de pleurer.

**PREMIÈRE PARTIE**

2354

# 1. TALIA

**T**OUTE SA FAMILLE ÉTAIT MORTE.

Il n'y avait pas plus grande certitude en ce monde. Talia ne pouvait compter que sur elle-même.

La nouvelle capa des Sintonia de Venise se positionna sur la banquette inconfortable du vaporetto, se drapa plus amplement dans son manteau. Quelques regards fusèrent dans sa direction. Un couple âgé de Vénitiens, deux hommes arborant l'insigne de la guilde Michieli, trois jeunes étudiantes qui se détournèrent à chaque instant pour contempler la ville. Le visage calme, son attitude composée, Talia hocha légèrement la tête en guise de salut.

Pourtant, sous l'épais tissu, son corps secoué des frissons du combat de la nuit était couvert de sang. Elle força une expiration à travers sa mâchoire serrée de douleur. Puis une inspiration. Calme. Calme et discrète.

Le vaporetto fila à travers l'air frais du matin, faisant un léger piquet. Les tiges s'élevaient, scintillantes. Campos et habitations s'y accrochaient comme des boutons de fleurs; les quais d'atterrissage, des pistils tendus au vent. Dans les rues et les flux d'informations, les Vénitiens entendraient bientôt parler du massacre de la guilde Sintonia.

Talia se tassa. Que diraient-ils? Serait-ce un sujet important de leur petit-déjeuner? Un scandale, ou une anecdote oubliée dès que viendraient s'imposer les premières tâches de la journée?

Le véhicule slaloma entre plusieurs tiges. Il s'éloignait du centre, dont chaque structure pouvait abriter près de trente campos et des centaines d'immeubles, pour plonger dans la périphérie, où les tiges plus fines supportaient moins de poids. De sa position, Talia admirait les ascenseurs glisser telles des bulles de verre, perles de rosée qui reliaient les différentes plateformes. Tout comme les passerelles entre les canaux d'air, aux motifs ciselés chatoyants sous l'effet des nanites, ou celles plus courtes et simples dans leur praticité. Autant de repères et d'obstacles que les autres vaporettes et gondoles privées contournaient en virevoltant d'un quai à un autre.

Bientôt, tous ces moyens de déplacement seraient arpentés par les habitants de la ville-tige, fiers et riches. Ils s'étonneraient, peut-être, de la disparition de la guilde Sintonia, puis demain, ou le jour suivant, n'y penseraient plus.

*Cruelle Venise, songea Talia, tu nous as confié tes sales besognes pendant des siècles. Tu venais nous supplier avec ton argent, tes protections. Te voilà bien prompte à nous oublier.*

Elle releva la tête. Peut-être était-ce la solution ? Mépriser cette ville, son doge et ses habitants. Son cœur oscilla au bord de ce précipice. La colère, la haine.

Cette vague de ressentiments personnels ne lui était pas habituelle. Talia reflétait les émotions de ses aînées censées ruisseler le long du Diapason. Elles ne lui auraient jamais dit comment réagir ; elles n'auraient proféré aucun conseil. Non. Grâce au Diapason, sa lignée maternelle ne contrôlait pas seulement ses muscles, sa vision, sa voix ou ses mouvements ; elle contrôlait son souffle, son rythme cardiaque, et même son niveau d'anxiété, de peur ou de confiance. Il n'y avait plus personne pour la diriger dans le labyrinthe de ses émotions. Il n'y avait plus personne au bout du Diapason. Il n'y avait plus que le vide, accompagné d'une solitude déchirante. L'harmonie disparaît quand on est seule. Devant ses yeux dansait l'image des corps sans vie. Des membres enchevêtrés. Des regards vitreux. Et de ces flaques de sang qui s'étendaient encore et encore, à ses pieds.

Les larmes ne devaient pas couler, pas maintenant. Elle invoqua une fois de plus l'esprit de sa mère, qu'il vienne stopper sa peine, la lui retirer. En vain. Dans cet univers aride, elle tenta de reconforter son cœur, imitant intérieurement la voix maternelle, l'intonation de ses ordres, l'intransigeance de ses commandes, la teinte que prenait son contrôle sur elle par le Diapason. Sa panique reflua. Un peu.

Plus tard. Oui, plus tard. Il y aurait un moment, quand elle serait seule, à l'abri des regards, où elle pourrait pleurer et hurler et taper des poings, maudire le monde, les Cattaneo et Venise, découvrir le goût de ses propres émotions que personne ne viendrait adoucir. Pour l'heure, elle devait maîtriser le moindre tresaillement, le moindre battement de cils, dans ce vaporetto qui l'emportait au loin.

Talia s'était battue des heures, comme attaquante puis comme cible. L'anéantissement de sa lignée ne signifiait pas que l'affrontement était terminé. Il lui fallait réussir à fuir.

Contre la rambarde, Irene et Gia découvraient avec émerveillement — et pour la première fois — les hauts murs des palazzos somptueux qui s'élevaient sur les tiges extérieures. Irene s'extasiait sur la végétation qui coulait des balcons, les oiseaux fondant en piqué sur les places plusieurs dizaines de mètres en contrebas, les fenêtres miroitantes dont les écrans de nanites protégeaient les habitats des bourrasques du vent de Bora. Gia avait le regard plus éteint.

Talia avait caché les deux bambinas dans le placard d'un des escaliers du palazzo. Après avoir senti la hiérarchie de la guilde tomber, le pouvoir lui échoir, et la situation s'enliser, elle s'était résolue à la mort de Irene et de Gia. Les fillettes n'étaient pas des combattantes : trop jeunes, trop novices dans le Diapason. Aucune ne pouvait servir la guilde Sintonia. Pire, elles la mettaient en danger en portant le Sang, ce secret qui justifiait tous les sacrifices. Pourtant... Talia avait fait demi-tour. Pourtant,

elle était allée les chercher. Ces deux bambinas insignifiantes. Ses filles.

Talia les avait peu vues après la naissance. Des tantes, des cousines, convalescentes ou enceintes, s'en étaient occupées à sa place. Les mères ne fréquentaient la nurserie que pour les séances d'entraînement. Et maintenant la capa allait devoir trouver un moyen de les maintenir en vie toutes les trois.

Les légères vibrations du vaporetto se firent plus discrètes en arrivant près du quai, tous les passagers débarquèrent sur une plateforme où se tenait un grand marché de denrées alimentaires. Ce n'était pas l'objectif de Talia, une étape intermédiaire, la destination du premier transport disponible qu'elle avait trouvé. Les trois fugitives devaient traverser ce campo, emprunter un autre véhicule ou une passerelle, voire un ascenseur, pour atteindre la plateforme Santa Lucia, où un dirigeable longue distance leur permettrait de quitter Venise.

En se levant, Talia prit conscience de la gravité de ses blessures. Une brûlure remontait de sa cuisse droite à son flanc. Une autre plaie pulsait à son épaule gauche. Elle allait s'effondrer, on appellerait de l'aide. Les carabinieris s'en mêleraient. Elle serait identifiée. Et ensuite ? Il y avait de fortes chances pour que les Cattaneo viennent finir leur sale besogne. Ils ne pouvaient pas se permettre de laisser les survivantes d'une guilde de mercenaires et d'assassins s'échapper.

Talia tituba sur le quai, feignant de trébucher contre un obstacle. Les bambinas la suivirent. Elle s'adossa contre un pilier pour reprendre contenance. Il lui restait une dernière fiole médicale. Les autres, utilisées après le combat, lui avaient permis de panser ses blessures, de se maintenir en vie. Mais pas assez pour la remettre complètement sur pied. Elle se l'injecta sous le manteau le plus discrètement possible, au niveau de la cuisse droite. Les nanites ne tardèrent pas à s'assembler pour nettoyer, anesthésier, soigner. Si besoin, elles puiseraient dans le tissu de son pantalon ou de sa tunique de combat pour y trouver les matériaux

manquants. Pour l'épaule, il faudrait faire sans. Talia sentit la douleur refluer. À sa droite, une poignée de carabinieri approchèrent, surveillant l'activité du marché. Talia ne pouvait pas se reposer plus longtemps.

Irene et Gia, blotties contre ses jambes, tremblaient de peur en lançant des coups d'œil alentour. Passé l'extase de sortir pour la première fois de leur nursery, elles redevenaient des enfants affligées par la mort de leur famille, et qui se retrouvaient avec une mère qu'elles connaissaient à peine pour seul repère. Talia soupira, hésita, le cerveau en feu sous la masse d'éléments à considérer afin d'être sûre de prendre la bonne décision. Que n'aurait-elle pas fait pour que sa figlia, sa mère Alessia, tranche à sa place ! Elle serra les dents. Un des carabinieri venait de lui jeter un regard curieux.

Talia inspira et, au milieu de son désespoir, de ses doutes et de sa douleur, fit vibrer son Diapason. Elle devint ses filles, sa perception du monde se dédoubla, tripla. Elle voyait, ressentait, comprenait différemment. Mieux et plus à mesure que s'ajoutaient les sens de Irene et de Gia. Mais elle en voulait davantage. Elle raffermi sa prise, tira. Les deux petites filles se tendirent, levèrent la tête, regardèrent leur mère. Talia se voyait à travers elles, les regardait la regarder, encore et encore. Les miroirs en fractale se démultiplièrent. L'infini se brouilla, tout comme les individualités. Et il ne resta entre elles qu'une seule vision, une seule volonté. Celle de Talia.

Le lien était difficile à maintenir. Les petites n'avaient pas reçu l'entraînement nécessaire pour se laisser faire, lâcher prise, abandonner le contrôle de leur corps à leur mère. Talia savourait ce mélange de crainte et d'excitation qu'elle ressentait lors de la manipulation. Un sentiment de pouvoir addictif. Les incohérences dans les données que son cerveau devait traiter : un regard au ras du sol, une respiration accélérée dans une poitrine minuscule, un corps tendre et sans force. Au-delà des cinq sens, elle incorporait à sa carte mentale la proprioception,

l'équilibriception, la thermoception et la nociception de ses deux filles. Une légère nausée monta. Quelle force fallait-il à la capa pour pouvoir manipuler en même temps les soixante-quatre membres de la guilde de Venise? Cela lui sembla impossible. Comme ses filles, elle-même manquait d'entraînement.

Talia tenta de respirer normalement, de se concentrer. Elle repensa aux leçons. Le Diapason était la vibration sur la même fréquence d'une mère et de sa fille. Ses cellules dans ses filles, les cellules de ses filles en elle. L'ajustement entre les deux. L'alignement. L'harmonie. La nausée recula.

Un pas, puis un autre. D'un mouvement saccadé, Irene, l'aînée, vint se glisser sous le bras droit de sa mère. Gia resta à gauche, et Talia lui prit la main. Elles avancèrent ainsi dans les allées du marché. Les commerçants de gros négociaient les prix avec les distributeurs de la ville, des contrats passés à une vitesse impressionnante dans un capharnaüm déstabilisant. De petits robots à bras chargeaient les caisses sur les palettes et glissaient en direction des quais. Talia essayait de ne pas se laisser distraire par toute cette agitation. Elle repoussait la vue des fruits juteux, l'odeur des petits pains, la douceur des légumes. Elle sentait la salive envahir la bouche de ses filles — et la sienne. Ainsi que la soif, attisée par ses blessures, le sang perdu et le travail des nanites sous son manteau.

Loin de simplement donner la main à Gia et de guider Irene en lui tenant l'épaule, Talia était soutenue par ses filles, dont elle avait contracté les muscles. Elle les contraignait à tenir au-delà de la douleur et des crampes. La Sintonia pensait donner le change, mais le point de vue d'Irene lui rapporta quelques regards intrigués de manutentionnaires, surpris de voir une riche promeneuse dans ce lieu d'affaire. Puis des cliquetis derrière elles. Elle fit pivoter la tête de Gia; un angle presque inhumain. À travers les yeux surpris de la fillette, Talia aperçut trois carabinieri sur leurs talons, mains sur leurs armes à feu, qu'eux seuls avaient le droit de porter dans la ville-tige. Elle accéléra autant qu'elle put, leur fit prendre à gauche dans une explosion de souffrance.

Irene paniqua, Talia pataugea dans sa peur. L'adrénaline de la petite, son cœur battant, son souffle rauque, sa sueur. Talia peinait à raffermir sa prise. *Calme-toi! Calme-toi! Respire. Obéis. Avance.* Gia s'arrêta. Talia dut forcer, forcer, et forcer jusqu'à ce que sa fille se remette en marche. Un carabinieri l'interpella de loin. Elle l'ignora et déboucha, en claudiquant, sur un quai de l'autre côté de la plateforme. Sans réfléchir, Talia emprunta un pont. La délicate arche enjambait un canal d'air d'une vingtaine de mètres de largeur. Une brise souffla à leurs oreilles. À l'angoisse d'Irene s'ajouta une sensation de vertige. Talia ne pouvait pas gérer tous ces signaux. Mais si elle lâchait une seconde, les bambinas s'écrouleraient, et elle aussi. Elle serra encore, poussa le Diapason, allant à l'encontre de tous les enseignements de sa mère. Bien plus douce, Alessia considérait la coercition contre-productive. Talia se calma. Elle envoya une vague d'encouragements à ses filles, puis, les sentant se détendre, fouilla plus avant et parvint à couper leur réception des signaux de douleur. Le soulagement qu'elle ressentit lui arracha une larme de honte : elle pouvait maintenant exploiter leurs petits corps jusqu'à les briser sans qu'elles ne sentent rien. Heureusement, le carabinieri ne semblait pas les avoir suivies. La vue depuis le haut du pont était magistrale. Venise et ses plateformes gracieusement empilées sur des centaines de tiges, le ciel azur en arrière-plan. Mais pas le temps de s'attarder, il fallait poursuivre. Et vite. Sur la plateforme suivante, Talia aperçut un vaporetto à destination de Santa Lucia. Les derniers mètres furent une torture mais elle parvint à les faire embarquer.

Une fois assise, elle libéra ses filles du Diapason. Irene et Gia s'effondrèrent sur ses genoux, au bord de l'évanouissement. Avant de fermer les yeux, Irene se tourna vers Talia. Ce n'était pas le regard qu'on lançait à sa mère, mais à son bourreau.

Le cœur lourd, elle reprit le contrôle de ses filles pour sortir à l'arrêt Santa Lucia. Tant bien que mal, elles empruntèrent un

ascenseur bondé pour rejoindre la plateforme des long-courriers. N'accordant aucun intérêt pour l'extérieur, Talia restait concentrée sur Irene et Gia qui la soutenaient, et sur les autres passagers qu'elles observaient.

Il y eut une légère bousculade à l'ouvertures des portes, certains voyageurs avaient pris avec eux beaucoup de bagages dont les suspenseurs ne facilitaient pas la manœuvre. La plateforme des départs se révéla être une large esplanade circulaire située à si basse altitude que Talia dut relever la tête pour apercevoir au loin les campos et palazzos. En bas, des filaments nuageux s'attardaient, masquant le Sol. Sur le pourtour de la plateforme se tenaient les comptoirs des compagnies de transport. Proportionnellement aussi ornementées qu'elles étaient imposantes, les façades affichaient en plus de leur nom les destinations desservies par les dirigeables. Ceux-ci ronronnaient à l'arrière, suspendus dans le vide, à moitié dissimulés dans le brouillard.

Hésitante au milieu de la foule, Talia devait pourtant se décider. Elle avait choisi de se rendre à Amsterdam, une des plus importantes villes-tiges après Venise. Là-bas prospérait une branche de la guilde Sintonia qui aurait toutes les ressources pour les accueillir et la soigner. Plusieurs compagnies proposaient le trajet, les principales avaient des contrats exigeants et requéraient l'enregistrement immédiat d'un paiement certifié. Des dispositions qui la démasqueraient à coup sûr.

Talia avisa un marchand et son commis se diriger vers une compagnie plus modeste affichant un vol imminent. Pilotant ses filles, elle les suivit. L'imposant bonhomme arriva au comptoir et commença à discuter avec l'hôtesse qui gérait l'embarquement. Elle paraissait petite et menue dans son ample uniforme gris. Ses cheveux blonds plaqués avec du gel étaient remontés en chignon selon les standards de la compagnie. Le commis attendait docilement, silencieux, le regard perdu. Talia, au bord de l'épuisement, se concentra. Elle bascula son poids sur Irene pour ne pas s'effondrer et envoya Gia courir dans les jambes du garçon. Toujours

sous contrôle, la candide gamine apprécia néanmoins de gambader. Le pauvre gars tomba à la renverse comme un vulgaire sac. Ses veines bourrées de nanites illégales, injectées contre son gré, exploseraient lors de leur extraction. Le marchand se retourna, surpris, et se précipita sur lui, suivi de l'employée. D'autres passagers approchaient ; le trafiquant parut encore plus nerveux. Transporter clandestinement les nanotechnologies dont Venise conservait jalousement le monopole représentait un gros risque. Talia fit revenir Gia et, profitant de la confusion, elles se faufilèrent sur la passerelle de chargement des bagages.

Terrée dans la soute, Talia attendait le départ du dirigeable. Irene et Gia s'étaient endormies, leurs têtes posées sur chacun de ses genoux. À l'extérieur, les vociférations du marchand s'étaient tues. Les préparatifs de l'équipage lui parvenaient de manière étouffée. Talia luttait pour ne pas sombrer à l'abri derrière une caisse, dans la douce chaleur qui montait du sol. La porte pivota. Le rai de lumière l'aveugla une seconde, le temps que les nanites dans ses rétines s'ajustent après la totale obscurité. Son cerveau calcula à toute vitesse comment elle pouvait se dégager de ses filles, se redresser et potentiellement se défendre, quand la tête de l'employée de la compagnie apparut. Ses yeux bruns s'écarquillèrent en anticipant le mouvement de Talia, et elle leva les mains.

« Du calme ! Du calme ! chuchota-t-elle. Je ne vous veux aucun mal. Je vous ai vues monter à bord. Heureusement que mes collègues sont peu attentifs... Je vous cherchais. »

Talia, noyée dans l'adrénaline, aurait pu maîtriser la jeune femme sans peine.

« Vous ne pouvez pas rester là, continua-t-elle. Des capteurs surveillent la marchandise. Dès qu'on décollera ils détecteront votre présence. Mais je peux vous cacher ailleurs. Suivez-moi. »

Talia était trop fatiguée pour réfléchir, peser le pour et le contre. Elle brûlait qu'on décide pour elle. Par réflexe, la Sintonia fit vibrer son Diapason. Mais une fois encore le vide, l'absence.

La femme s'approcha et souleva Irene. Talia, contrairement à ce qu'elle pensait, ne put réagir, ses muscles étaient encore trop faibles. Elle réussit péniblement à se redresser, réveilla Gia, qui la suivit à moitié endormie. Dans le couloir, la femme blonde ouvrit une porte à droite qui donnait sur une minuscule cabine avec deux couchettes, une chaise, une tablette et un placard. Un des lits était défait, des affaires de toilette traînaient sur la table.

« C'est ma cabine. Ma collègue n'effectue pas ce trajet vous serez tranquilles. Restez là, je repasserai vous voir. Nous partons dans quelques minutes. »

L'hôtesse déposa Irene sur la couchette du bas puis sortit.

Incapable de juger si elle avait eu raison de la laisser partir, Talia guida Gia à côté de sa sœur avant de s'effondrer sur la chaise. Ses pensées dérivèrent sur les bambinas. Sur la pulsion qui l'avait amenée à les sauver du massacre, à s'enfuir avec elles, à l'encontre de tout ce que sa guilde lui avait inculqué. Perdue dans une solitude à laquelle rien ne l'avait préparée, au sommet d'une pyramide effondrée. Dans quelques heures, elle rejoindrait une autre branche.

Par la fenêtre, les tiges et les palazzos commencèrent à s'éloigner. Dans l'étroite cabine, la nouvelle capa de la guilde Sintonia de Venise dit au revoir à sa ville. À sa vie.

## 2.

# AZZURA

**T**OUTE SA FAMILLE ÉTAIT MORTE.

Il n'y avait pas plus grande certitude en ce monde. Azzura gémit en déplaçant son épaule et son cri se transforma en sanglot.

Un long, très long moment plus tard, les larmes se tarirent. Le sommeil l'enveloppa.

Un bruit insistant la tira de sa léthargie. Le soleil était haut dans le ciel, mais à bien y regarder, elle n'en était pas certaine ; difficile à dire avec ce brouillard constant. Azzura tourna la tête. Contre la paroi vitrée de sa gondole, quatre cigognes blanches se chamaillaient. Leurs ailes se frottaient au gré des piqués et des attaques. Les échassiers semblaient à la fois danser, s'amuser, se battre. Dans leurs va-et-vient, elles se posaient sur le quai sale auquel le véhicule était amarré, puis d'un bond retournaient sur son toit. Azzura observa leurs silhouettes sombres se découper au-dessus d'elle. Communs à Venise, ces volatiles se cantonnaient généralement aux grandes plateformes aménagées de parcs et de plans d'eau. Peut-être que les tiges isolées comme celle-ci leur servaient de refuge, loin de toute agitation.

Le silence en elle, étrange mais persistant, lui rappela la précarité de sa situation. Si peu de gens passaient dans les environs, ce n'était toutefois pas impossible, et ils pourraient aisément penser que les quatre échassiers étaient attirés par l'espoir de nourriture,

ou la présence de quelqu'un. De plus, la vitre de la gondole pouvait céder à tout instant.

Impossible de rester là.

Azzura revit sa fuite, depuis le palazzo Cattaneo vers leur guilde. La séparation avec Talia et Agnese, son échec à protéger Reyna. À défaut de pouvoir retourner au quai principal, elle avait sauté sur une barge de livraison en contrebas, se brisant l'épaule. Cachée sous des colis ; les commandes automatisées pour seul chauffeur. Lorsqu'un virage serré leur avait fait frôler une tige, Azzura avait bondi et s'y était accrochée de justesse. Une fois redescendue sur une plateforme, elle avait volé un vaporetto. Et débarqué sur ce quai miteux, à la pointe inférieure du sestiere Cannaregio, avant d'envoyer le véhicule se crasher au Sol. Épuisée et blessée, elle n'avait réussi qu'à se glisser dans cette vieille gondole.

Alors qu'Azzura reprenait ses esprits, les larmes menacèrent à nouveau, elle les laissa couler. La vitre tiendrait bien encore un instant. Les cigognes semblèrent comprendre son état et s'éloignèrent pour voler le long des murs moussus en hauteur. Elles décrochèrent avant de se poser d'un pied léger sur l'appontement.

Dans la brume qui envahissait leurs grandes pattes, sur ce sol souillé et glissant, elles se tenaient toutes les quatre droites et fières.

Azzura se dressa, et fit de sa veste une écharpe de fortune pour soulager son épaule droite. Elle parvint à se lever sans trop gémir. Les panneaux du toit s'ouvrirent dans un glissement presque inquiétant ; la brume envahit la gondole. Azzura se hissa prestement sur le quai avant que ses pieds ne soient léchés par les filaments argentés. Honteuse de croire aux superstitions des vieilles servantes de la guilde prétendant que cette brume était l'âme de ceux qui chutaient des plateformes, elle réalisa que personne dans sa tête n'était là pour la réprimander. Personne pour lui dire quoi penser, personne pour lui dire quoi faire ou la remettre à sa place.

Terrifiant. Libérateur. Douloureux. Excitant. Bouleversant.

Azzura observa les lieux. Le quai était étroit. Le bâtiment à son extrémité ressemblait de toute évidence à un entrepôt de stockage abandonné. Les pavés couverts de mousse. L'air ténu. Les nanites d'habitabilité avaient été désactivées. Azzura fit quelques pas sous l'auvent qui protégeait une grande partie de la plateforme avant de franchir une porte à demi arrachée. L'intérieur obscur sentait le moisi et l'humidité. Azzura n'avait jamais vu un niveau aussi délabré ; ses missions l'emmenaient rarement dans ce genre d'endroit.

Le froid infiltrait ses os, remontait le long de sa colonne vertébrale. Malgré la douleur, Azzura poussa violemment un pan de la porte pour la refermer. L'autre fonctionnait plutôt bien. Dans la semi-obscurité, elle avisa le boîtier de contrôle. Ceux, bien plus complexes des demeures luxueuses des grandes familles, ne lui avaient jamais résisté ; elle devrait s'en sortir avec un modèle aussi simple et fonctionnel.

Après une dizaine de minutes à batailler avec les commandes et sa fièvre, elle réussit à réactiver le champ de protection du bâtiment, sans inclure le quai, ainsi que les nanites régulatrices de pression, de température et d'humidité dans une salle à l'arrière. Les rapports indiquaient de nombreuses fuites, à commencer par la porte branlante. L'utilisation de l'énergie était fixée à son minimum. Les Cattaneo la pensaient morte, et n'avaient pas accès aux grilles d'activité de la ville-tige, mais elle ne voulait pas prendre le risque qu'ils la traquent jusqu'ici.

Cette pensée fut balayée par une douleur fulgurante dans le bas du ventre. La repoussant, elle se rua vers la salle transformée en refuge. S'y calfeutra. Sans prendre le temps d'étudier le lieu, elle s'effondra entre une armoire et un bureau en bois. Une lampe encastrée dans un mur brillait faiblement. Elle passa la main sur son entrejambe puis la releva à hauteur de son regard brouillé de larmes. Dans l'obscurité, le sang prenait la couleur du bronze. Elle accepta ses pleurs. Pas pour sa famille morte, mais pour celle qu'elle échouait à créer.

### 3. AGNESE

**J**e me tenais face à une explosion d'étoiles.

Des étincelles d'une densité telle qu'on ne voyait plus le noir derrière. La lumière emplissait tout l'espace. Et pourtant cette idée de noir restait présente. Là. Derrière. Les étincelles s'y mouvaient en un ballet incessant. Ou bien était-ce un tableau composé de minuscules parasites glissant sur une trame d'un blanc immaculé? Non, beige. *Non*, il s'agissait bien d'étincelles sur l'obscurité. Les étoiles sur le fond de l'espace. Et ce n'était pas un tableau, ce n'était pas plat. Mais rond. Non, pas rond, autour de moi.

J'étais au centre de ces courants d'étoiles, et d'étincelles et de parasites et de noir et de lumière et de couleurs. Au centre d'une sphère. Un flux, un flux constant. Une immobilité, parfois. Solide. Immuable. Et une intention. Un système dont chaque élément devait remplir une mission.

J'avais eu une mission, me semblait-il. Avant.

Ici, le mouvement n'était jamais dû au hasard ; la position, l'intensité non plus.

J'irradiais de lumière, mon corps une pulsation. Est-ce que je bougeais? Est-ce que je rejoignais le flux? Non, j'étais dehors, les étincelles dedans. À peine effleurée, cette pensée s'effilocha. J'étais l'éclat, j'étais le noir velouté. Je me confondais, je ne pouvais pas me distinguer dans cette explosion infinie. J'étais peut-être réelle, mais les étincelles, partout, étaient le tissu même de la réalité.

#### 4.

## REYNA

**T**OUTE SA FAMILLE ÉTAIT MORTE.

Il n'y avait pas plus grande certitude en ce monde.

La seule en définitive. La seule que Reyna percevait, à terre, dans son sang. Son sang. Poisseux dans ses cheveux. Glissant sous ses doigts. Son goût dans la bouche. L'étouffement quand elle tentait de prendre une inspiration. Puis une main, puis une porte. Un coin de ciel, une poignée d'étoiles. Le sang, le sien, celui de sa famille. Les images défilaient par flashes. Réelles ou non. Souvenirs de la bataille. Des ennemis, des cris, des coups, des ordres. Des ordres dans sa chair. Ce corps qui, pendant des heures, n'avait plus été le sien. Juste un outil, une arme. Elle avait été efficace. Cette fois-ci. Petite, agile, rapide. Le visage d'une de ses tantes. Son rire. Ses mots. *Les adolescentes sont les plus malléables.* Le rire se transforma en sourire carnassier. Le visage se tordit dans le silence vertigineux du Diapason.

Une gifle. Peut-être. Reyna revint à elle, et avec sa conscience, la douleur. Vive, immense, partout.

Non, pas partout. Aux jambes, au ventre. Reyna tenta de bouger. De saisir ses plaies, de ramener en elle ses organes, son sang, sa peau, tout ce qu'elle perdait. Elle hoqueta. Des mains

couraient sur son corps. Le sol disparaissait dans son dos. On la transportait. Elle aperçut un visage d'homme, gras, mal rasé. Il suait, de grosses gouttes coulaient de son front. Reyna pensa qu'il ne fallait pas qu'elles tombent sur ses plaies. C'était répugnant. Elle fut posée, relevée, posée, relevée. Puis l'obscurité.

Reyna cracha, gémit. La douleur était telle qu'elle ne pouvait pas hurler, et ses poumons ne lui donnaient pas d'air, et son ventre ne lui permettait pas de se redresser. Seuls ses doigts lui obéissaient. Elle les laissa glisser vers le bas, vers ses jambes, ils ne rencontrèrent qu'une bouillie de chairs. Alors elle réussit à hurler. Non de douleur mais d'horreur. Le visage de l'homme se retourna, rond, les sourcils froncés. Il s'adressa à quelqu'un, des mots que Reyna n'entendait pas. Puis il se pencha sur elle. Le froid sur son bras, et elle sombra dans l'inconscience.

Reyna s'éveilla dans un nuage d'étoiles. Pendant une seconde, son esprit meurtri, perdu, s'extasia de la beauté de ces points bleutés, des constellations. Ils lui semblaient émaner d'un autre monde. Puis les étoiles basculèrent, se réorganisèrent, adoptant une autre forme. Des couleurs apparurent, des flux. Reyna cligna des yeux. Ces constellations ressemblaient à un tronc et des membres. *Son* tronc et *ses* membres. Elle tourna doucement la tête, au milieu de la douleur nauséuse. Un homme manipulait une tablette qui faisait danser les étoiles. L'instant de poésie fut chassé par la réalité.

Le buste et les bras brillaient d'une lumière rassurante. Au niveau du ventre, un tourbillon de points rouges et jaunes éclatait en pulsant, signe que les organes de Reyna se détérioraient. Et plus bas... plus bas, les formes reconstituées par les nanites de diagnostic n'évoquaient rien de précis. À gauche on pouvait discerner une cuisse, puis des tissus déchiquetés ; à droite, l'image était grotesque.

Reyna ressentait une douleur tout à la fois forte, lointaine et recouverte d'un voile protecteur. On la privait une nouvelle fois de son corps. Sa colère acheva de la réveiller totalement. Elle chercha à lever les bras, les loques de ses jambes. Des menottes aussi fines qu'un fil les retinrent. Elle tourna la tête avec frénésie, vociféra. L'hologramme de son corps trembla avant de disparaître. On ne la remettrait pas en cage. Son souffle s'accéléra. Elle voulut taper encore, sa poitrine se souleva, ses épaules cognèrent contre la table.

L'homme s'approcha, le gras de son menton bougeant mollement. « Cazzo! dit-il. Tu vas rester tranquille! »

Il pianota sur sa tablette et la douleur surgit de nouveau. Reyna se cambra, manqua s'évanouir. Des larmes coulèrent sur ses joues. Oui, c'était l'enfer. Mais son corps lui appartenait enfin.

L'homme maintint ce niveau de douleur. Pendant les heures suivantes, il injecta, surveilla, ajusta les réglages, injecta de nouveau. Reyna subissait, pantelante, le brasier intérieur. Elle s'endormait par intermittence, épuisée, usée par cette épreuve. Son esprit glissait, plongeait dans des couloirs en feu, les Cattaneo à ses trousses, les flagues par terre dans lesquelles elle pataugeait. Ses jambes refusaient de lui obéir. Quand elle baissait les yeux, elle ne voyait que deux rivières de sang. Elle se réveillait, luttant contre les menottes. L'homme était là, parfois non. Elle avait peur. Elle était seule. La fièvre la faisait tirer sur le Diapason, comme une alarme. Quand bien même ce geste l'avait toujours dégoutée. Le vide lui répondait, et elle se souvenait de tout.

Une femme discutait avec l'homme. De taille moyenne, la stature carrée sans être trapue, elle avait le visage lisse d'une jeune fille mais un regard endurci sans âge. Sa chevelure grise, de la même couleur que ses yeux perçants, tombait sur ses épaules musclées.

rauque, tu es vraiment dans un tir ?

basiques, répondit l'interpellé. ne dire si je dois poursuivre. Si je bonnes ressources, possible qu'elle e. »

na sans vraiment faire sens. Elle mais mourante ? Avait-il pu à ce sations ? Elle aurait dû le sentir t, non ? s de son oreille.

Reyna lui disait de supplier qu'on avait pas le cœur à l'écouter. Elle porte, la guilde Sintonia avait été ?

. Elle est transportable ? Je vais

né Giosuè non sans sarcasme. Tu le ?

orte laquelle. Dans son cas, j'ai elle, soit trop tendre. Prépare-la. »

ression de vivre ses derniers ins- un sarcophage, dans le noir, avec hine qui émettait des sons désa- ehors dans les rues de la ville ; et et froid. Là-bas, la douleur sem- e une tentation. Les ronchonne- t étouffés. Il se démenait pour la parviennent à leur destination.

ds, légers, vides, en fonction des ut un glissement plus doux et un è et la femme chuchotaient avec urut son champ de vision. Dans le

brouillard de son esprit, Reyna se sentit de nouveau agrippée, soulevée, puis placée sur une table. La fraîcheur de la surface l'apaisa. Elle entrouvrit les yeux. La pièce était blanche. L'air sentait le lys, la sérénité. L'adolescente aurait pu s'endormir là, y mourir.

Dos à elle, la femme aux cheveux gris. Giosuè avait disparu.

Depuis la table de marbre, Reyna devina une silhouette menue, drapée de blanc, un homme âgé, à en croire sa voix chevrotante.

« Tu as demandé un oracle, Vénitienne. Pose ta question et tu obtiendras une réponse. »

L'interpellée s'approcha d'un mur, y posa son scripteur puis celui de Reyna après lui avoir tiré le bras. Cette dernière soupira. Le temple de la pythie. Elle y avait suivi une cible quelques mois auparavant. Les jeunes figlias parlaient de cette religion à la mode, mais strictement interdite aux Sintonia. Leur destin ne pouvait être dicté que par leur capa.

« Que dois-je faire d'elle ? »

Les secondes s'écoulèrent en silence. Puis les minutes. Un mouvement à sa droite. Le vieillard baissa la tête, se mut dans sa tunique. Reyna ne pouvait pas en être sûre. La douleur revenait, plus forte, plus vive. Elle tourna la tête vers le plafond, chercha à inspirer de l'air, hoqueta, manqua s'étouffer avant de reprendre enfin son souffle. Un tremblement la saisit, relançant la douleur dans ses jambes. Elle gémit, dents serrées. Pendant ce temps, la pythie parlait et la femme hochait la tête, grave, une lueur d'adoration dans les yeux. Puis le vieil homme disparut. Les murs de la pièce parurent plus ternes en son absence, la table moins fraîche.

Une main se posa sur son épaule. Un geste tendre, mais sous lequel l'adolescente ne put s'empêcher de réprimer un frisson d'angoisse.

« Qu'il en soit ainsi, Cucciola, je vais m'occuper de toi, puisque le destin m'a confié ta garde. Je m'appelle Leire Stazio. La pythie a parlé, nous allons te soigner, te remettre sur pied. Giosuè, qui nous attend dehors, y veillera. »

Il y eut d'autres mots, des détails, des promesses, des menaces peut-être. Reyna ne les entendit pas. La table tourna, les colonnes blanches basculèrent, la silhouette de Leire se fondit dans un gris irisé. Du sang craché, le long de sa joue. La Sintonia s'évanouit.



Découvrez la suite dans *Sintonia*,  
en librairie le 4 septembre...